

LA NEIGE

Il neige. Tout menus et lents,
Et comme bercés par la brise,
Du ciel, ouaté de brume grise
Tombent, tombent les flocons blancs....

Avec de la bonne compote,
Mon bébé s'apprête à goûter :
"Maman, tu vas bien ajouter
Du sucre !" dit notre despote.

La maman sur le compotier
Verse du sucre en avalanche :
Et sous l'épaisse couche blanche
La compote git en entier.

Et bébé mange, mange, mange,
Avale à gros morceaux goulus :
Et bientôt il ne reste plus
Trace du savoureux mélange.

Il neige. Tout menus et lents,
Et comme bercés par la brise,
Du ciel, ouaté de brume grise,
Tombent, tombent les flocons blancs....

La rue et la place sont blanches,
D'un blanc qui choque le regard :
Et les arbres du boulevard
Ont de l'hermine plein leurs branches.

Bébé, repu, droit comme un pieu,
Regarde à travers la fenêtre,
Et dit : "La neige, c'est peut-être
Le sucre en poudre du bon Dieu."

MAURICE CHAMPANIER.

RÉCITS DE VOYAGES

RETOUR DE LA MECQUE

M. Gervais Courtellement est le troisième Français qui ait pu pénétrer dans la Mecque ; il est le second qui en soit revenu. De ses deux prédécesseurs, Léon Roche et Charles Hubert, le dernier a été assassiné à Djeddah avant d'avoir pu s'embarquer pour rentrer en France.

Dans une conférence qu'il a faite tout dernièrement, à Paris, sur l'invitation de l'Association des étudiants, M. Gervais Courtellement a donné un aperçu de ses études sur le monde musulman et a fait le récit de son voyage à la ville sainte de l'Islam.

Il s'embarqua à Suez, muni d'une mission du gouverneur de l'Algérie et d'un passeport qui le représentait comme un protégé de la France ; il se donnait pour un Algérien récemment converti à l'islamisme, et il avait revêtu le costume arabe.

A Djeddah, où il débarqua après trois jours de traversée, il fut d'abord conduit au poste par la police turque et ne dut qu'à son passeport d'être relâché ; suspect à tous, il eut grand-peine à obtenir le pain et le sel et lorsqu'un Arabe l'eut enfin invité à dîner, il faillit tout compromettre en cédant à la soif que lui donnait la chaleur torride ; un Arabe ne boit qu'après la fin du repas.

Il fit les 85 kilomètres qui séparent Djeddah de la Mecque à dos d'âne, en une seule journée, la tête rasée et nue, vêtu exclusivement d'une espèce de ceinture ; pendant le jour il n'échappa que par miracle à l'insolation et il faillit geler pendant la nuit. Il avait tenu, pour écarter les soupçons, à observer la loi dans toute sa rigueur ; les bons Arabes, ses compagnons, ne s'étaient pas gênés pour garder burnous et turbans, quitte à racheter ce péché véniel par un sacrifice supplémentaire de quelques moutons.

M. Courtellement fit, à six heures du matin, son entrée dans la ville sainte, non sans risquer d'écraser quelques-uns des pigeons sacrés qui habitent la Mecque par myriades et qui sont nourris dans la mosquée même. Il fit sept fois le tour de la Kaabale, embrassa la pierre noire, parcourut sept fois au pas gym-

nastique la distance qui sépare deux portiques sacrés (sept kilomètres au total), et but l'eau du Zemzem, le puits où Agar, chassée par Abraham, étancha sa soif. Altérée par la course, il but avec délices cette eau du Zemzem qui est, en réalité assez saumâtre, et il gagna ainsi, sans préméditation, la confiance de ses compagnons ; une légende arabe veut que les chrétiens trouvent cette eau répugnante et ne puissent la boire ; interrogé sur son impression, M. Courtellement répondit tout naïvement, parce que c'était la vérité, qu'elle lui avait fait grand plaisir, et il fut dès lors considéré comme un bon musulman.

Après avoir fait une description de la Mecque, une grande et belle ville, très saine ; des montagnes brûlées par le soleil qui l'entourent, et de la grande Mosquée, au moins aussi vaste que la place de la Concorde, M. Gervais Courtellement a terminé sa conférence par un éloge du caractère arabe, loyal, désintéressé, épris de liberté et d'honneur. Le peuple arabe a aujourd'hui perdu sa prépondérance dans le monde musulman, et ce monde lui-même, qui comprend 250 millions d'hommes, paraît avoir commencé une évolution. Une hérésie, analogue à notre protestantisme, s'est récemment produite dans l'Inde mahométane : la réforme de l'islam sera-t-elle, comme la réforme chrétienne, l'inauguration d'une nouvelle période historique ? Il est à souhaiter pour nous que l'évolution, si elle se fait, se fasse lentement.

LE PRÉJUGÉ DE SEXE

LE CERVEAU DE LA FEMME

Mme Jeanne-E. Schmahl—la fondatrice de l'*Avant-Courrière*, infatigable à la défense prudente et sage de la cause féminine—combat, dans un article de la *Nouvelle Revue*, le préjugé de sexe qui fait de la femme un être inférieur physiquement et intellectuellement. La question, qui est éternelle, se trouve en ce moment actuelle, puisqu'un auteur dramatique, qui a du talent et qui est Scandinave, M. Auguste Strindberg, semble être allé spécialement à Paris pour plaider la thèse de l'infériorité de la femme. Il l'a fait avec une violence qui appelait une réponse. A lui et à bien d'autres, Mme Schmahl a répondu par des arguments d'une portée scientifique : et, particulièrement, elle a fait justice de la théorie de l'infériorité intellectuelle de la femme, basée sur l'infériorité quantitative de l'encéphale féminin.

Rien ne peut égaler la légèreté avec laquelle cette thèse a été présentée au public, si ce n'est la facilité avec laquelle le préjugé de sexe l'a fait accrédi-ter. L'étude comparative du crâne et du cerveau a été conduite jusqu'en ces dernières années avec une superficialité et un parti pris incompréhensible chez des hommes de science. On a recueilli des crânes d'idiots, de criminels, d'hommes distingués et de femmes, sans songer à recueillir en même temps les renseignements nécessaires concernant la race, l'âge, le sexe, la taille et le développement musculaire des individus à qui avaient appartenu les crânes examinés et avec cette tendance fâcheuse dont Broca lui-même avouait ne pas être exempt ; on attribuait au sexe masculin les crânes dépassant un certain volume, et l'on considérait comme féminins tous les crânes très petits.

Avec un pareil système d'examen, on comprend la valeur de l'assertion de la supériorité du poids cérébral masculin, et surtout on peut juger de la justesse de la conclusion en faveur de l'infériorité intellectuelle de la femme.

Voici, du reste, comment s'exprime M. le Dr Manouvrier à cet égard :

"Les auteurs qui ont rattaché l'infériorité du poids cérébral féminin à une infériorité intellectuelle, n'ont sans doute pas fait attention au nombre immense d'imbéciles du sexe masculin, sauvages ou policés, que le poids de leur

encéphale placerait au-dessus de nos très nombreuses femmes intelligentes, de ces femmes dont l'esprit naturel, les facultés psychiques les moins dépendantes de la culture artificielle ou de l'instruction, se manifestent aux hommes que n'aveugle pas tout à fait l'orgueil du mâle, un orgueil de coq !"

Voilà qui doit être établi désormais : le cerveau de la femme vaut celui de l'homme.

TRAITS ANECDOTIQUES SUR LES HOMMES CELEBRES

LE TZAR ALEXANDRE III

L'empereur de Russie, qui vient de mourir, laissant à la France comme une auréole bénie les souvenirs de Cronstadt et de Toulon, était, vous le savez, un glorieux et puissant empereur ; de plus, ce qui est rare pour un souverain, c'était un père modèle, aimant à s'occuper de ses enfants qui étaient nombreux, quand les charges si pesantes de l'Etat lui en laissaient le loisir.

Voici du reste une petite histoire qui vous prouvera, dans sa simplicité, combien était généreux et surtout juste, ce pacificateur de la paix.

Un jour d'été, par une chaleur accablante, l'empereur, accompagné de son plus jeune fils, le grand-duc Michel, alors tout enfant, était allé à la campagne aux environs de Moscou, chez son frère le grand-duc Serge ; fidèle à ses habitudes de soldat, il avait refusé le luxueux appartement préparé pour lui, se contentant d'une chambre plus que modeste avec un lit de camp ; cette chambre donnait sur le parc, comme je l'ai dit déjà, le chaleur était suffoquante, chose du reste peu rare en Russie, l'été bien entendu. Le czar, accoudé à sa fenêtre surveillait les jeux du petit Grand-Duc, le rappelant de temps en temps au calme, du reste assez inutilement, car l'enfant continuait bruyamment ses gambades et ses rires.

Que fit Sa Majesté ?

Prenant dans un coin un arrosoir rempli d'eau, il sortit doucement de sa chambre et administra à son fils la plus jolie douche possible, du reste inoffensive par cette chaleur caniculaire.

L'enfant, un moment interdit et tout ruis-
sant encore, se campa comme un juge, sévère-
ment devant son père :

—Papa, dit-il, ce que tu as fait est mal, ne m'as-tu pas toujours dit qu'il ne fallait pas abuser de sa force.

—Vraiment, dit l'empereur, alors tu crois que j'ai eu tort ?

—Oui, papa, franchement, car je ne veux pas mentir, cela aussi tu le défends.

—Alors, reprit le czar, punis-moi de la même façon.

Et l'empereur fit monter l'enfant sur une chaise et l'aida lui-même à tenir l'arrosoir.

—Baisse-toi, papa, tu es encore trop grand, dit le petit Grand-Duc en forçant l'empereur à courber la tête.

Puis, usant jusqu'au bout de son rôle de justicier, il versa consciencieusement l'arrosoir tout entier sur les épaules du monarque, qui rentra inondé mais riant aux éclats.

Cette petite anecdote peint le czar Alexandre tel qu'il fut, un grand cœur, un homme rare sous les sceptres, aimant la justice, même à ses dépens.

HENRIETTE DE PICARDIE.

Deux passants se heurtent dans la rue.

—Butor ! dit l'un.

—Et vous ! répond l'autre.

—Eh bien !... moi aussi ! ajoute le premier en continuant sa route.